



LES HEUREUX
ORPHELINS.



SECONDE PARTIE.

JE suis fille unique du feu comte de Surrey : destinée par lui presque en naissant , à épouser le duc de Suffolk , je n'avois que douze ans lorsque ce mariage s'accomplit. M. de Suffolk en avoit vingt. Accoutumé l'un à l'autre dès notre plus tendre enfance, je ne sçais si l'habitude de nous voir & celle que nous avions respectivement de nous regarder, lui, moi comme un enfant, moi, lui comme un maître, n'avoit pas empêché que nous ne nous inspirassions ce sentiment qui auroit été nécessaire à notre bonheur ; mais si ce fut sans répugnance que nous nous unîmes, ce fut aussi sans plaisir. Je remarquai, toute
jeune

jeune & toute indifférente que j'étois, la froideur de M. de Suffolk. Notre vanité est souvent piquée de ce qui intéresse le moins notre cœur ; & j'avoue que ce ne fut pas sans une sorte de chagrin que je m'aperçus que je ne plaisois pas à mon mari. Je voulus même me flatter que quand l'âge auroit développé mes agrémens, il y seroit plus sensible. Deux ans après mon mariage, on nous permit de vivre ensemble, & il ne me parut pas que ma possession fit sur M. de Suffolk l'effet que j'en avois attendu. Je ne sçais s'il est vrai, comme on le dit de nous, que nous voulons plaire, même à ce qui nous plaît le moins ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que presque sûre que je n'aurois pas répondu aux sentimens de M. de Suffolk, s'il eût pris pour moi ceux que je lui desirois, je n'en fus pas moins vivement blessée du peu d'impression que je faisois sur lui. Tous deux assez faits pour nous plaire, nous ne nous plûmes donc pas ; M. de Suffolk, grand politique, excellent patriote, à ce qu'il croyoit, mais voulant, de quelque façon que ce fut, jouer un rôle, donnoit à l'ambition des momens que l'amour eût mieux remplis. Pour moi, née plus tendre que coquette, &

pensant assez bien pour ne pas me livrer par dépit, la froideur de mon mari ne m'inspira pas le desir de m'en venger. Je ne voudrois cependant pas répondre qu'avec les funestes dispositions que j'avois à l'amour, trouvée aimable par tous les hommes qui me voyoient, me l'entendant souvent dire, je ne me fusse pas enfin vengée de son indifférence, si au bout de trois ans de mariage, la petite-vérole ne l'eût pas enlevé. Son aversion & celle de mon pere pour ce qu'ils appelloient la servitude, & qui n'étoit dans le fond qu'opposition au ministère, n'avoit permis à aucun des deux de me présenter à la cour. Plus faite pour les plaisirs que pour la politique, je gémissois de passer les plus beaux jours de ma vie dans une campagne délicieuse à la vérité, mais qui cependant ne m'offroit toujours que les mêmes objets; à entendre parler sans cesse de chasse, ou des privileges de la nation, & à voir s'enivrer à la *damnation* du ministre.

Enfin, la mort de mon pere, qui suivit d'assez près celle de M. de Suffolk, me laissa en pleine liberté. La comtesse de Manchester, sa sœur, n'eut pas plutôt appris la mort de mylord Surrey;

qu'elle vint me trouver, & passer avec moi tout le tems de mon deuil. Comme elle n'aimoit pas plus que moi la province & la campagne, elle m'emmena à Londres aussi-tôt que j'y pus paroître avec décence. Je fus, selon mes desirs, présentée à sa majesté, qui me reçut avec d'autant plus de graces, qu'en voyant à sa cour la fille du comte de Surrey, & la veuve du duc du Suffolk, elle croyoit faire une conquête. D'ailleurs, elle me trouva d'une figure assez agréable pour croire que, suivant ma façon de penser pour la cour & pour elle, je pouvois lui faire bien des ennemis ou beaucoup de partisans. Elle m'honora donc d'une distinction particuliere, & voulut que je fusse de tous ses voyages. Je plûs même assez à Madame de Marlborough, (qui, comme vous sçavez, gouverne despotiquement cette princesse, ou qui, pour parler plus juste, étoit sûre d'en faire naître, ou d'en arrêter à son gré les sentimens) pour qu'elle vît sans envie ma faveur. Quoique l'on encense moins en Angleterre que partout ailleurs, les favoris y ont des courtisans; & je n'y brillai guere moins par l'avantage de plaire à la reine, que par ma jeunesse & par mes agrémens.

Si je n'y jouis pas pour la première fois du plaisir de m'entendre dire des choses qui avoient toujours flatté ma vanité, sans cependant intéresser mon cœur, j'y éprouvai du moins le plaisir de m'entendre louer, avec moins de vérité peut-être, mais avec cette finesse d'expression & cette galanterie qui n'ont, hélas! que trop de prix auprès de nous. Je vous avoue, ma cher Lucie, que quelque desir que j'eusse de connoître un sentiment que je croyois alors le seul bonheur de la vie, quelque secrète volupté que je goûtasse à croire que je l'inspirois, je ne sentoisi dans mon cœur rien pour aucun de ceux qui s'empressoient à me montrer de l'amour. Si j'avois eu le bonheur de naître avec cette imagination déréglée qui si souvent tient lieu de sentimens, & même de vices, je n'aurois pas attendu, pour m'engager, que l'on eût touché mon cœur; & je ne vous cacherai pas que je fus quelquefois assez près de me tromper, & de prendre pour ce que je desirois tant de sentir, cette agréable, mais assez tranquille émotion qu'on peut faire naître en nous, en nous parlant de nous-mêmes, & des impressions que nous pouvons faire, avec ce feu élégant que les hommes ne doivent sou-

vent qu'au desir, & que notre foiblesse ou notre vanité nous font si souvent prendre pour de la passion. Mais je n'étois née que pour l'amour ou pour la vertu; & les illusions que je me faisois, ne furent pas assez fortes pour détruire l'une, & pour me faire croire que je sentoisi l'autre.

Ah! Lucie, que j'ai depuis regretté ce calme heureux qui me paroissoit alors répandre tant de langueur sur ma vie, & que je trouve aujourd'hui qu'il a peu duré!

Je m'étois un jour rendue de bonne heure chez la reine. Je fus surprise de trouver auprès d'elle un jeune lord qui lui avoit été présenté le matin, & qui étoit pour la cour un objet d'autant plus nouveau, qu'il avoit été fort longtemps à Paris, où son père, par goût pour les mœurs Françoises, l'avoit fait élever, & d'où il n'étoit sorti que pour aller achever de se former dans les principales cours de l'Europe. Il sembloit, Lucie, que la nature & l'éducation eussent travaillé de concert pour lui donner mille charmes. Il tenoit de la première, la figure la plus intéressante & la plus noble, & de l'autre, les graces même les plus séduisantes. Trop habi-

le, malgré sa jeunesse, pour n'avoir pas plus consulté le ton & les mœurs d'une cour où il devoit vivre, & où il lui étoit important de plaire, que son goût & ses propres penchans, il ne parut parmi nous qu'avec un extérieur qui n'avoit rien de cet air avantageux & impertinent, dont par jalousie peut-être nous accusions les François. Simple, doux & modeste, il sembloit n'avoir pris ou conservé d'eux que cette aisance dans le maintien, & cette liberté dans la conversation qui les distingue par-tout.

Je vous définirois mal sans doute la forte d'ébranlement que sa vue donna à mon ame. Votre propre cœur ne vous fera que trop connoître un jour les mouvemens cruels que je chercherois si vainement à vous peindre. Je ne sçais quelle émotion inquiète, mais agréable pourtant, s'empara de moi. Que sa présence jettoit de trouble dans mes sens, & quel bonheur ne trouvois-je pas dans cette agitation qui m'emportoit déjà si loin de moi-même ! je n'osois pas le regarder, je le croyois du moins ; & cependant, en moins d'une minute, je vis & sentis toutes ses graces. Que tous les hommes de la cour, ceux même qui jusques là m'avoient paru le mieu-

étoient anéantis pour moi auprès de lui ! J'étois injuste peut-être ; mais l'amour peut-il jamais faire de comparaisons dans lesquelles sa prévention ne le guide pas ! Quoiqu'il lui fût impossible de saisir aucun des sentimens dont sa vue me pénétoit, & qu'en conséquence il ne pût me sçavoir gré de toutes les préférences que je lui donnois dans mon cœur, il faut, tant j'y trouvois de charmes, que sans que je le sçusse, & même sans que je m'en doutasse, je crusse jouir du suprême bonheur de lui dire à lui même tout ce qu'il m'inspiroit.

Malgré la sorte de stupidité dans laquelle sa cruelle vue m'avoit plongée, je crus m'appercevoir, je me flattai du moins que ma présence ne lui étoit pas indifférente. Ses yeux me parurent se porter agréablement sur moi, & même s'y arreter. Une tendre langueur s'y peignit ; & ce mouvement me flatta mille fois plus que l'admiration que je paroissais lui causer. On n'aime pas toujours ce que l'on admire ; eh ! qu'est-ce que des éloges, pour qui desire un sentiment ! Nos yeux se rencontrèrent ; son émotion redoubla la mienne ; il parut troublé ; je rougis. Je me reprochai de le regarder trop, & ne pus cependant le

regarder moins. Je ne sçais quel attrait m'entraînoit invinciblement vers lui. Mon ame se perdoit dans ce délicieux égarement, lorsque le comte de Dorset, qui étoit l'homme de la cour de qui j'estimois le plus le cœur, & de qui j'aimois le mieux l'esprit, vint me tirer d'un état tout à la fois si pénible & si doux. J'ignore ce qu'il me dit; mais sa réponse sans doute fut singulière & déplacée, puisqu'elle le fit rire. Heureusement je passois à la cour pour distraite; mais quand le comte auroit lu dans mon cœur ce que j'étois alors, bien loin d'y lire moi-même, je n'aurois eu rien à craindre pour mon secret. Il ne l'auroit pas plus sacrifié aux autres, qu'il ne m'auroit laissé entrevoir qu'il l'avoit surpris.

La reine m'avoit mandée pour une promenade qu'elle vouloit faire dans le parc; & comme si elle eût deviné l'état de mon ame, elle voulut que ce fût le lord Durham qui m'y donnât la main. Elle sçavoit que j'aimois passionnément le François, que je m'étois appliquée à parler cette langede, que je ne négligeois aucune occasion de me la rendre encore plus familière, & elle crut sans doute m'obliger en me mettant à por-

tée d'avoir une conversation un peu suivie avec quelqu'un qui, à ce qu'elle disoit, la parloit avec toute l'élégance & toute la pureté imaginable. Cette princesse avoit raison. C'étoit sans doute un mérite assez léger dans un homme qui étoit presque François, & qui avoit vécu à Paris dans le plus grand monde, de s'exprimer dans cette langue avec noblesse & avec facilité; mais cet avantage, tout frivole qu'il étoit, acheva de m'enchanter. J'étois non seulement destinée à lui tenir compte de tout, mais encore à croire que je ne pouvois trouver qu'en lui tout ce qui peut séduire un cœur.

Je ne pourrois vous exprimer, ma chere Lucie, tout ce qui se passa dans le mien lorsqu'il me donna la main, & que je crus sentir qu'il trembloit. Moins je pouvois me méprendre à la cause de sa timidité, plus je fus comblée de joie, de faire sur lui une si vive impression. Grand Dieu! pourquoi faut-il que les hommes puissent jouer si facilement la passion, & les mouvemens qui peuvent en indiquer une, ou que nous soyons assez malheureuses pour les en croire pénétrés sur des marques & si foibles & si peu sûres!

Quoi qu'il en soit, l'idée que je lui

étois chere, acheva de me perdre. Il me semble cependant que je sentoie moins en ce moment le bonheur de lui plaire, que la crainte de n'avoir pas de quoi lui plaire assez. Comme je ne doutois pas que toutes les femmes qui étoient là, ne lui rendissent la même justice que moi, je craignois que toutes ne lui parussent plus aimables; & je sentis pour la premiere fois de l'inquiétude sur ma beauté.

J'étois trop occupée, & d'ailleurs, mon sentiment me rendoit trop timide, pour qu'il me fût possible de commencer la conversation; & lui-même paroissoit trop fortement ému, pour qu'il dût avoir dans l'esprit plus de liberté que moi. Notre promenade fut donc assez long-tems très-taciturne. Je croyois, Madame, me dit-il enfin, les yeux baissés, sçavoir parfaitement le François, j'éprouve cependant qu'il y a des choses pour lesquelles je ne trouve pas de termes dans cette langue: mais, ajouta-t-il, quelle est celle, à quelque point qu'on la possède, que l'on puisse parler avec liberté devant Madame de Suffolk? La reine m'a fait beaucoup de tort, mylord, lui répondis-je, si les éloges qu'elle m'a donnés sur la façon

dont je parle le François, vous ont inspiré une si grande timidité. Je croyois, je vous l'avoue, que c'étoit à moi à trembler; & j'en étois si convaincue, que sans l'espece d'ordre qu'elle m'a donné de vous entretenir en cette langue, je n'aurois jamais eu une présomption que je me reproche autant que je le dois, & plus peut-être que vous ne pensez. Vous voudriez en vain, Madame, repliqua-t-il, me dérober de votre supériorité: je la connoissois avant que de l'avoir éprouvée, & je puis vous assurer que tout vain que je suis, il s'en faut bien peu que je ne rende graces à la nature des avantages qu'elle vous a donnés sur moi. Du moins, s'il m'arrive d'en gémir, je vous conjure de ne pas attribuer à mon amour-propre le chagrin que j'en pourrai concevoir. Je serois bien surprise, répondis-je en souriant, si j'avois un jour à vous en consoler; & quand vous me connoîtrez mieux, vous le ferez beaucoup vous-même, d'avoir imaginé un moment que vous pouviez me faire croire ce que vous me dites. Ah! de grace, Madame, reprit-il avec précipitation, daignez ne me pas accuser de manquer de sincérité, & ne commencez pas avec moi par une

si cruelle injustice. Je ne vous dis rien que vous ne dussiez, que vous ne pussiez, du moins, vous dire la première; & je sens avec la plus vive douleur que je suis perdu, si vous ne voulez pas me croire sur tout ce que vous inspirez.

Quoique je lui eusse, à ce que je crois, difficilement pardonné de me parler d'une façon indifférente, & que je ne le visse pas, sans un plaisir extrême, chercher à me faire entendre que ma vue avoit fait quelque impression sur lui, je ne crus pas devoir lui laisser la liberté de m'en dire davantage. Me défendre encore sur tous les talens qu'il lui plaisoit de m'attribuer, c'étoit lui fournir l'occasion de redoubler ses éloges, & peut-être de me parler trop tôt d'un sentiment qu'il m'étoit bien doux de trouver ou de croire dans son cœur, mais dont je ne croyois pas convenable qu'il m'entretînt à la première vue; paroître l'entendre, c'étoit revenir au même par une autre voie, ou m'exposer à me faire accuser de trop de vanité, s'il étoit vrai qu'il ne fût que galant. Vous dirai je plus, ma chère Lucie! je tremblois qu'il ne fût que cela; & je craignis encore plus la certitude de n'en être pas aimée, que je n'eus d'empres-

sément pour me procurer le bonheur, non de n'en pas douter, mais du moins de lui entendre dire que je lui étois chère.

Ne sçachant comment me tirer seule de cet embarras, j'appellai le comte de Dorset qui révoit seul à quelques pas de nous; & je vis sur le visage de mylord Durham, qu'il étoit fâché que je ne trouvasse pas d'autre réponse à ce qu'il me disoit. Eh bien! comte, interrompis-je, mylord sçait mieux le François que moi, & je crois que vous n'en doutiez pas; mais, ce qui vous surprendra peut-être, c'est que j'en connois le ton aussi bien que lui.

D'autres personnes alors se joignirent à nous; & si leur présence n'empêcha pas mylord Durham de me dire de mille façons ce que je desirois tant de croire, quoique je craignisse tant qu'il ne le prononçât, elle rendit du moins la conversation générale, & me sauva de l'embarras de lui répondre, ou de l'affectation de ne lui répondre pas.

Cependant, au milieu de tant d'agitations & de routes les contrariétés que je me faisois, je me sentoais dans une espèce de bonheur dont je n'avois pas encore eu l'idée. Ce désordre dans lequel

ma raison étoit comme anéantie, ce mouvement singulier qui me troubloit à la fois le sang & le cœur, cette sorte d'inquiétude qui me dévoroit, sans avoir de causes que je pusse bien me définir, même en me tourmentant, avoient pour moi les plus grands charmes. Grand Dieu ! avec quel empire ce cruel sentiment ne s'établit-il pas dans un cœur ! Quel trouble enchanteur il répand dans les sens & dans les idées ! Combien alors la nature ne change-t-elle pas de face pour nous ! De quel bonheur ne jouit-on pas ! Combien, dans ces premiers & délicieux instans ne s'en promet-on point ! Entraîné rapidement loin de soi-même, avec quel plaisir ne se perd-on pas dans ces flatteuses illusions que l'amour, l'amour seul sçait produire ! Hélas ! que j'étois, en ce moment, loin de penser que la honte & le malheur de ma vie étoient attachés à ce funeste égarement, auquel je me livrois avec si peu de précautions & tant de simplicité !

Ne croyez pas cependant que je pusse m'expliquer mes mouvemens avec la même netteté que je vous les détaille aujourd'hui. Le tems & mes réflexions m'ont depuis développé ce qui se passoit alors dans mon ame, mais qui en

même tems la plongeoit dans un trop grand trouble, & jettoit trop de confusion dans mes idées, pour que je pusse me rendre le même compte de mes sentimens.

Pendant que, sans le croire, j'étois si tendrement & si sérieusement occupée, la reine termina sa promenade, & rentra dans ses appartemens, où elle vouloit faire tirer une loterie de bijoux. Cette princesse est magnifique, & se plaît souvent à faire aux dames de sa cour cette sorte de galanterie. Je veux, dit-elle en fouriant au lord Durham, qu'elle traitoit avec la plus grande distinction, vous prouver, mylord, que l'on est aussi galant en Angleterre pour les étrangers, que dans aucune des cours où vous avez été. L'on peut bien vous donner ce titre à la nôtre, puisque tout Anglois que vous êtes, vous y paroissez aujourd'hui pour la première fois ; & je le fais d'autant plus volontiers, que ce n'est qu'à ce titre que je puis sans conséquence, vous admettre à une loterie dont les hommes ne sont jamais.

La reine alors lui donna un billet. Comme ils portoient tous elle ordonna qu'on en fit un nouveau & que l'on ajoutât un lot. Soit hasard, soit dessein, le

plus considérable de tous tomba au lord Durham. C'étoit un amour d'or émaillé, qui, d'une main tenoit une petite montre, enrichie de brillans, & travaillée avec la dernière délicatesse, & qui de l'autre main en monroit du doigt les minutes, avec cette légende, *je n'en voudrois pas perdre une.*

Le jeune lord, en recevant ce bijou des mains de la reine, parut embarrassé. Me seroit il permis, Madame, lui demanda-t il, en jettant les yeux de mon côté, de me plaindre d'une faveur du fort, qui auroit pu être infiniment mieux adressée, & pourrai-je, sans déplaire à votre majesté, en réparer l'injustice? Non, assurément, répondit la reine; que votre cœur donne, s'il veut, des préférences, instruisez-en encore, si vous le voulez, & si elle y consent, la personne qui peut trouver ici l'objet des vôtres; mais que ce secret reste entre vous deux, & n'allez pas exciter dans ma cour une jalousie qui en altérerait la tranquillité.

Le lord obéit à la reine; mais ce ne fut pas sans me dire par un regard tendre & timide, que j'étois la seule à laquelle il eût pensé. J'ignore si mes yeux ne le remercièrent pas de cette marque

d'attention. Je voulois paroître l'ignorer; mais dans l'état où j'étois, fait-on tout ce que l'on veut? Son regard m'embarraça, me fit rougir; & mes yeux apparemment lui répondirent plus que je ne pensois, puisque je vis briller dans les siens la joie du monde la plus vive.

Peu de tems après on se mit au jeu, où il ne fut pas aussi heureux qu'à la loterie, & où il perdit beaucoup, avec l'air du monde le plus noble & le plus aisé. Quelque vifs que fût déjà l'intérêt que je prenois à lui, je ne pus reprocher à la fortune un malheur qui lui donnoit l'occasion de me montrer une vertu. Quand vous serez moins indifférente, ma chere Lucie, vous connoîtrez le plaisir extrême que l'on sent à en trouver à ce qui nous est cher.

Enfin, on quitta la reine. Le lord Durham qui avoit cherché l'occasion de me parler encore, étoit sorti avant moi; & je ne pourrois que difficilement exprimer le chagrin qui me faisoit, lorsque je me vis privée de sa présence. J'allai souper chez Madame de Buchingham, où j'étois engagée, & où je voulois, sans sçavoir pourquoi, me flatter que je le trouverois. Il n'y vint pas; je devois m'y attendre: mais je ne lui en sçus pas

moins mauvais gré que s'il eût dû deviner que j'y serois, & que je lui eusse dit de s'y rendre. On parla beaucoup de lui pendant le souper; mais, soit que je fusse trop absorbée dans mes idées, pour me mêler de la conversation, soit qu'il me restât assez de prudence, pour craindre de parler avec trop d'intérêt & de feu, d'un homme de qui je me sentois si occupée, j'en parlai plus modérément que personne. Que je voulois de mal aux femmes qui le loueroient, & que je scûs de gré aux hommes qui firent la même chose!

Toute entraînée que j'étois par mon sentiment & par l'extrême douceur que l'on trouve à penser à ce qu'on aime, il s'en falloit beaucoup que je fusse sans inquiétude. Il me sembloit, à quelque point que j'aimasse à me flatter, & que dans cet instant même, j'en eusse besoin, qu'il n'y avoit pas une femme à la cour qui n'eût plus arrêté ses regards que moi, & qui n'eût, en effet, plus de quoi les satisfaire. Jamais, je crois, avec moins d'intention de plaire, je n'avois été aussi coquette que je le fus ce soir-là. Je cherchois, avec une sorte d'inquiétude que je n'avois jamais connue, & que je me serois même beaucoup reprochée,

dans les yeux de tous les hommes qui étoient chez Madame de Buckingham, la sorte d'impression que je faisois sur eux, pour me rassurer sur celle que, sans le sçavoir, je desirois de faire sur mylord Durham; & quand j'avois lieu d'en être contente, je ne m'en flattois pas davantage d'avoir de quoi plaire à ce qui seul me plaisoit. Ah! que sur ces sortes de triomphes l'amour est plus difficile à satisfaire que la vanité! Il me sembloit cependant, quand il m'avoit parlé, qu'il s'étoit contraint, pour m'en dire si peu, que si j'eusse voulu l'entendre, j'aurois eu moins d'alarmes sur son cœur; & je me reprochois amèrement le sacrifice que j'avois fait à la décence, en l'empêchant de continuer. Je me reprochois cette idée même. Je me demandois pourquoi je l'avois toujours présent à la pensée, pourquoi cette inquiétude que je me faisois sur ses sentimens, cette langueur à laquelle je me livrois avec tant de plaisir, quelle étoit la cause de tant mouvemens différens que j'ignorois encore le matin même de ce funeste jour? Il vous paroitra peut-être singulier, qu'à tant de cruels symptômes je pusse encore méconnoître l'amour: il est cependant vrai que j'étois entièrement livrée

à cette redoutable passion, que j'osois me flatter encore que ce n'étoit pas en si peu de tems que l'on pouvoit triompher de mon cœur.

Je sortis de chez Madame de Buckingham le plutôt qu'il me fut possible, sans sçavoir pourquoi : j'avois un besoin extrême de la solitude. Quoique rien ne pût me distraire de la chere & fatale idée qui m'occupoit, je n'y étois pas dans le tumulte, aussi livrée que j'aurois voulu l'être, & je me hâtai de retourner chez moi. La douce émotion & la tendre langueur qui s'étoient emparées de mes sens, m'inquiétoient en faisant éprouver à mon ame une volupté que non-seulement je n'avois jamais connue, mais dont je n'avois même jamais soupçonné l'existence. Ce plaisir, tout nouveau qu'il étoit pour moi, tout enchanteur même que je le trouvois, loin de me satisfaire, répandoit dans toutes mes veines je ne sçais quelle ardeur qui m'en faisoit un supplice. Je ne sçavois ce que je desirois ; je desirois pourtant, & avec une violence inconcevable ce même honneur que je pouvois si peu me désirer. Ne pensez pas, de grace, ma chere Lucie, qu'aucun honteux mouvement se mêlât à mon desordre. Je sen-

tois que j'aimois, que je ferois, si je n'étois pas aimée, la plus infortunée de toutes les femmes ; mais il me semble que ce desir & cette crainte composoient alors toute ma foiblesse. J'étois née vertueuse, & trop accoutumée à me respecter vis-à-vis moi-même pour que rien d'avilissant pour moi entrât dans toutes les chimères dont je repaissois mon imagination.

Aussi tôt que je fus rentrée, l'on me remit une boîte extrêmement ornée, avec une lettre qui en renfermoit la clef. Toute occupée que j'étois du fatal objet qui s'étoit emparé de mon cœur, la curiosité de percer cette espece de mystère me fit ouvrir cette lettre avec empressement. L'écriture m'en étoit inconnue ; mais je n'en sus pas moins promptement de quelle part elle venoit. Et vous croyez déjà sans peine qu'elle étoit du lord Durham. La voilà, ajouta Madame de Suffolk en la tirant d'un portefeuille qu'elle avoit mis sur son lit, lisez-la, ma chere Lucie ; je ne toucherois pas aujourd'hui, sans un mouvement d'horreur, ce même papier qui alors me rendit si heureuse ; & les caracteres tracés par la main de ce perfide, ne pourroient à présent s'offrir à